

Lecture du soir... Lecture du matin...



Photo : © Alberto Pizzoli / AFP

«MAGNIFICA HUMANITAS»

RESPONSABLE
CYBERSÉCURITÉ,
PHILOSOPHE,
SYNDICALISTE...

ILS COMMENTENT
L'ENCYCLIQUE DE LÉON XIV

La perversion de l'IA générative

Mazarine Pinget

Écrivain et philosophe

L'Encyclique ([ici, en intégralité](#)) qui poursuit le travail de la Doctrine sociale de l'Église est à mon sens particulièrement éclairée et pertinente dans sa réflexion sur l'IA générative. J'ai choisi les paragraphes sur l'éducation, parce que tout part de là. Or Léon XIV rappelle ce que veut dire apprendre : non pas un simple processus technique, mais une appropriation qui convoque toutes les dimensions humaines : le temps, l'altérité (la relation dialogique avec le maître ou le professeur), un effort qui est le produit d'un désir, l'expérience qui nécessite de se confronter au réel et à son inadéquation frustrante par rapport à notre volonté de maîtrise. L'apprentissage ne peut se faire sur le modèle de la consommation qui organise pourtant la logique de l'IA générative : à ma demande, la machine répond de façon immédiate, comme à mon désir d'acheter des chaussures, l'e-commerce m'offre satisfaction de façon instantanée.



Ainsi, la révolution que constitue l'IA générative, renvoie le savoir au même ordre que tous les biens de consommation. C'est confondre deux sens du mot savoir : le savoir comme objet, en effet disponible de

façon externalisée dans l'immense bibliothèque qu'est la Toile, et désormais de façon articulée grâce à l'IA générative, et le savoir comme processus d'appropriation, qui est aussi processus de formation. Cette homonymie autorise la perversion de l'IA générative dans l'illusion qu'elle produit. L'Encyclique le démontre et alerte avec une grande clairvoyance sur les enjeux de l'éducation. Il y a urgence à repenser l'espace de l'école, comme le lieu où se construit la possibilité de la démocratie.

« 140. Au contraire, les processus éducatifs ont besoin de temps de croissance, d'une confrontation avec la réalité au-delà des apparences et d'un cheminement patient. La question est fondamentale, car toute technologie éduque ceux qui l'utilisent. Éduquer à l'utilisation de l'IA implique donc d'éduquer à décider quand et pourquoi ne pas l'utiliser. La rapidité et la facilité avec lesquelles on obtient une réponse ou une synthèse risquent d'éteindre le désir de poser des questions, qui ne porte ses fruits qu'avec le temps. Comme l'écrit Platon, les choses les plus profondes et les plus importantes ne s'apprennent qu'après beaucoup de temps et d'efforts, en s'engageant dans la discussion avec les autres pour "frotter" les concepts et les expériences comme s'il s'agissait de silex, jusqu'à ce que jaillisse en nous l'étincelle de la compréhension[1]. Nous devons nous éduquer à jeûner de l'IA et protéger nos jeunes de la promesse de la machine parfaite, de cette séduction subtile qui fait paraître inutile la pensée humaine précisément au moment où elle est la plus nécessaire. [...] 145. L'école n'est pas appelée à courir après la rapidité du monde numérique, mais à offrir ce que le numérique seul ne peut donner : du temps partagé pour apprendre et des relations de confiance. »

Cf. PLATON, *Lettre VII*, 344b-c. : Ed : SOUILHE, XIII/1, Paris 1931 (CUF, Série grecque 63), p. 54.

Un «capitalisme numérique»

Romain du Marais

Vulgarisateur de la chaîne « Pour 1info », et responsable cybersécurité dans le secteur de l'éducation numérique



Dans le monde de la tech, deux positions s'affrontent : ceux qui ne jurent que par l'IA, sans laquelle ils craignent de devenir obsolètes, et ceux qui y voient le diable incarné. Pour ma part, dès son arrivée, l'IA est un outil intéressant, mais qui sous-tend un projet de société dangereux. J'ai choisi le paragraphe 108 (*voir ci-dessous*), parce que le pape y met en garde contre ce qui s'apparente à un « capitalisme numérique ». **Les grandes entreprises de la tech**, comme les GAFAM, ne sont pas très rentables, mais leur valorisation est énorme, parce qu'elles détiennent le monopole d'une technologie dont elles jurent qu'on ne peut pas faire sans.

La création perpétuelle de nouveaux outils réputés indispensables fait de nous non plus des utilisateurs, mais des consommateurs. Par exemple, auparavant on détenait un CD pour écouter de la musique. On pouvait choisir de le lancer, ou pas, quand on voulait, et où l'on voulait. On en était propriétaire. Désormais, il faut passer par une plateforme d'écoute, où les musiques sont centralisées. C'est plus pratique.

De même, modifier les paramètres d'un ordinateur que l'on possède est de plus en plus verrouillé : seule une petite caste d'informaticiens très doués peuvent y prétendre. Le tout au prétexte de la sécurité : si vous pouvez modifier votre ordinateur, n'importe quel hacker aussi. Mais tout cela nous dépossède et nous rend dépendants de « petits groupes très influents », comme dit le pape. Responsable de la cybersécurité, c'est un débat auquel je suis évidemment sensible. Je défends l'idée de redevenir propriétaire des outils numériques, mais cela peut en fragiliser la sécurité. Or le pape m'apporte ici la solution : aborder le numérique comme un « bien collectif ». Sans le nommer, il reprend l'idée de « communs numériques », c'est-à-dire d'un accès

libre et transparent aux ressources, contre l'appropriation exclusive de certains.

« 108. En effet, comme c'est le cas pour toute grande avancée technologique, l'IA tend surtout à renforcer le pouvoir de ceux qui disposent déjà de ressources économiques, de compétences et de l'accès aux données. À la lumière du bien commun et de la destination universelle des biens, ce phénomène suscite de sérieuses préoccupations : de petits groupes très influents peuvent orienter l'information et la consommation, conditionner les processus démocratiques et influencer les dynamiques économiques à leur avantage, en contradiction avec la justice sociale et la solidarité entre les peuples. C'est pourquoi il est indispensable que l'utilisation de l'IA – surtout lorsqu'elle touche aux biens publics et aux droits fondamentaux – s'accompagne de critères clairs et de contrôles effectifs, inspirés de la participation et de la subsidiarité : les communautés et les corps intermédiaires ne peuvent être réduits à de simples destinataires de décisions prises ailleurs, mais doivent pouvoir contribuer au discernement et à la vigilance. En outre, la propriété des données ne peut être confiée uniquement à des acteurs privés, mais doit être réglementée. Elles sont le fruit de la contribution de nombreux acteurs et ne peuvent être vendues ou confiées à quelques-uns. Une créativité capable de les gérer comme un bien commun ou collectif est nécessaire, dans une logique de partage, comme le suggérait déjà saint Jean-Paul II à propos des biens collectifs. »

Pour une IA au service de l'humain

Cyril Chabanier

Syndicaliste, président de la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC)

Ce diagnostic résonne profondément avec le combat de la CFTC. Ce que Léon XIV dénonce, nous y sommes déjà confrontés en entreprise : management algorithmique, évaluation et planification sans responsable identifiable.



L'encyclique rappelle une vérité que la CFTC défend : la technique ne doit pas couper le travailleur de ses collègues et de sa hiérarchie. Subordonné à un donneur d'ordres automatique, l'homme perd sa dignité et son lien social, une double rupture que le Pape nomme déshumanisation.

Refuser que la machine devienne donneuse d'ordres aveugle : c'est la ligne rouge de la CFTC. Avec son plaidoyer publié récemment « Pour une IA au service de l'Humain », elle invite à « *sortir l'IA de la clandestinité* », elle exige une responsabilité humaine pour tout choix impactant les carrières. La parade : le dialogue social, fidèle au principe de subsidiarité pour que la transition numérique améliore les conditions de travail et place la dignité de la personne au-dessus de la seule rentabilité.

« 103. Confier, dans les faits, à un algorithme le pouvoir de sélectionner qui mérite et qui ne mérite pas sans que personne n'assume plus le poids de cette décision, revient à lui confier la tâche de redéfinir les limites des possibilités humaines. Ce qui fait défaut dans ce processus, ce n'est pas seulement l'empathie envers l'exclu, qui peut être imitée artificiellement, mais la responsabilité politique, car l'écartement des plus faibles est revêtu de neutralité et d'objectivité, face auxquelles il est impossible de protester. Ainsi, l'injustice devient silencieuse [...]. »

«Plus qu'humain»

Gaultier Bès
Écrivain

La première encyclique du pape Léon porte au monde une très belle nouvelle : aucune machine, aucun robot ne rendra jamais l'humain obsolète, puisqu'il est fait pour l'éternité. L'humanité n'est pas « magnifique » par sa puissance, sa vitesse ou sa force, mais parce que Dieu vient habiter sa faiblesse. Autrement dit, ce qui fonde la dignité humaine n'est pas son aptitude à dominer et à repousser les limites de sa condition, mais à vivre en bonne intelligence aussi bien avec le Créateur qu'avec Sa Création.



C'est ainsi, en assumant ses responsabilités de terrestre, de vivant, de citoyen, de père, de mère, etc., qu'on devient « plus qu'humain », loin de tout fantasme d'hybridation avec la machine. Voilà la « différence radicale par rapport aux rêves prométhéens : ce qui sauve l'humain, ce n'est pas une autosuffisance renforcée, mais une relation qui libère, une communion qui transforme ». Le transhumanisme et le posthumanisme, qui nous vendent, au nom du progrès, leur « homme augmenté », idolâtrant le robot, mais méprisent le vivant et l'humanité telle que Dieu l'a voulue, ingénieuse certes, mais humble, terrestre, "jardinière". Leur Babel nous entraînera dans sa chute, car seul Dieu sauve.

« 128. (...) Comme l'expliquait le Pape François, « nous parvenons à être pleinement humains quand nous sommes plus qu'humains, quand nous permettons à Dieu de nous conduire au-delà de nous-mêmes pour que nous parvenions à notre être le plus vrai ». C'est là que réside la différence radicale par rapport aux rêves prométhéens : ce qui sauve l'humain, ce n'est pas une autosuffisance renforcée, mais une relation qui libère, une communion qui transforme. Face à cela, une technologie qui classe et optimise ce qui existe déjà peut devenir, sans le vouloir, un obstacle au changement et à la croissance. Pour un algorithme, l'erreur est quelque chose à corriger; pour une personne, elle peut être le début d'un changement profond. L'avenir d'une personne n'est pas prévisible, mais dépend de sa liberté portée par la grâce divine inépuisable, et des liens qu'elle cultive. »

Camille Dénécé, Victor Macé de Lépinay

(Source : [Le Pèlerin](#))